

Le faire-valoir / La démission

Claude Drouin

Numéro 85, 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66783ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Drouin, C. (2012). Le faire-valoir / La démission. *Brèves littéraires*, (85), 86–87.

CLAUDE DROUIN

LE FAIRE-VALOIR

On ne la remarquait pas immédiatement. À moins de porter une attention particulière au ton et au débit de sa voix. Une voix chaude, enveloppante, et qui distrairait plus qu'autre chose. Or, la femme était d'une discrétion et d'une humilité auxquelles son statut l'obligeait en permanence. Jamais elle n'aurait osé prendre le pas sur la vraie vedette de cette soirée.

Elle s'était d'abord tenue à ses côtés, souriante et immobile, puis lorsque ce fut au tour de son compagnon d'être sous les projecteurs, elle marcha à sa gauche en l'encourageant du regard. Le futur lauréat, trop préoccupé de lui-même pour s'en apercevoir, allait d'un pas presque dansant, tellement élégant que l'assistance applaudissait déjà, certaine de sa victoire. Ce qui advint encore. En effet, Loup se vit attribuer le premier prix du concours national. Aux yeux du jury conquis, le husky sibérien demeurait sans rival.

LA DÉMISSION

On avait pris sur sa vie un contrôle qui le suffoquait. Il lui fallait s'en libérer. Quitte à affronter l'inconnu. Ainsi, il avait lavé son bureau du premier au dernier tiroir. Une manie qu'il ne répétait habituellement qu'aux six mois, la veille du congé de Noël et de celui de la Fête nationale.

La lettre qui confirmait sa démission était maintenant transcrite au net. Il avait été bref. Pas de grandes tournures élaborées ni de mots de quatre syllabes. Quitter l'entreprise familiale, alors en pleine crise, lui coûtait. L'âme dirigeante en avait été et en demeurerait toujours

son épouse. Sans elle rien ne tenait, alors que l'on pourrait très bien se débrouiller après son départ. C'était du moins ce qu'il voulait croire.

Il sortit de sa mallette le contrat d'assurances qu'il avait heureusement signé plusieurs années auparavant et alla le déposer sur le lit. Puis, il prit les clés de l'auto et se dirigea vers le garage.

LAURENT BERTHIAUME

MÉDOR

Dehors, la chaussée est une patinoire. Le bruit de la pluie verglaçante sur les carreaux ne décourage pas Médor qui réclame sa promenade matinale. De guerre lasse, je le laisse sortir. Seul. Je ne veux pas me casser le cou.

Je le guette par la fenêtre. Il est le seul chien assez fou pour affronter un temps pareil. Une forte bourrasque et le voilà parti en glisse. Les pattes raides, il disparaît de ma vue, emporté par le vent.

Je m'inquiète. Pour rien ! Après cinq minutes, le téléphone sonne. Arthur, à l'autre bout de la rue, me demande en rigolant :

– Qu'est-ce que j'fais avec ton Médor ? J'le garde jusqu'au printemps ?

– Pas besoin. Attends qu'le vent tourne de bord et remets-le su'l'chemin. J'vais l'attraper au passage !